Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 80 (1897)

Rubrik: Nekrologe

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nekrologe.

Leere Seite
Blank page
Page vide

† Léon Du Pasquier.

1864—1897.

En Léon Du Pasquier, décédé à Neuchâtel le 1 avril 1897, les naturalistes suisses ont perdu un élève, un émule, un maître, la joie du présent, l'espoir de l'avenir. Nous comptions sur lui pour le voir continuer la belle tradition de nos prédécesseurs, de ces observateurs, de ces généralisateurs, de ces hommes à la fois praticiens et théoriciens, dévoués à la science et à la patrie, qui ont fait la gloire de notre Suisse. Sa carrière, trop courte, se résume en quelques lignes.*)

Né à Neuchâtel le 24 avril 1864, il était fils de M. Frédéric Du Pasquier, allié Jéquier. Il fit ses études générales et spéciales à Neuchâtel, Zurich, Bonn et Berlin. En 1890 il obtint à Zurich le grade de Docteur en philosophie ; sa dissertation inaugurale „Über die fluvio-glacialen Bildungen der Nord-Schweiz“ a eu l'honneur d'être publiée dans les „Beiträge zur geologischen Karte der Schweiz. Neue Folge Lief. I.“

Plusieurs voyages en Allemagne, en Autriche, en Norvège, en Italie lui ouvrient le vaste monde et lui permirent d'étudier la nature des diverses régions de notre Europe.

Rentré à Neuchâtel en 1891 il se voua aux recherches de Géologie et de Géographie physique pour lesquelles ses études universitaires et ses travaux personnels l'avaient fort

*) Une notice biographique complète a été écrite par M. le prof. Dr. Maurice de Tribolet et imprimée dans les Bulletins de la société des sciences naturelles de Neuchâtel, tome XXV. 1897.

bien préparé, et dans ce domaine il fut bientôt apprécié et recherché. Après la mort du professeur Dr. Auguste Jaccard, en 1895, il fut chargé de la chaire de Géologie à l'Académie de Neuchâtel. Dans les deux années de son enseignement il se fit aimer de ses étudiants et estimer de ses collègues.

Dans la société des sciences naturelles de Neuchâtel, une belle place lui fut bientôt faite ; à chaque séance il savait apporter son contingent, très écouté, de faits, d'observations, d'études théoriques, de rapports. Dans notre société helvétique il fut successivement nommé membre de la Commission des glaciers, 1893, de la Commission de Géologie, 1895, de la Commission sismologique, 1896. Dans ces fonctions, l'activité de Du Pasquier lui avait assuré l'estime et l'amitié de ses collègues. Il avait été appelé par la Commission de géodésie à collaborer aux études sur la déviation de la verticale par l'attraction des couches terrestres visibles. Ces recherches n'ont pu être terminées, en raison d'un retard dans la publication de quelques feuilles de l'Atlas Siegfried, mais elles ont déjà fourni des résultats intéressants, et son travail a été jugé excellent.

Lors de la création de la Commission internationale des glaciers, établie par le VIe congrès de Géologie à Zurich en 1894, Du Pasquier fut appelé à y entrer en qualité de second délégué de la Suisse et secrétaire du bureau. Il a voué à cette fonction qui l'a mis en rapport avec les meilleurs glaciologistes de l'étranger, son talent d'organisateur et ses rares qualités d'ordre, de méthode et de précision.

L'œuvre scientifique de Du Pasquier est conservée dans 37 mémoires divers, dont la liste bibliographique est publiée à la suite de l'article nécrologique de M. de Tribolet. Le plus grand nombre de ces travaux, et les plus importants, ont été consacrés aux terrains glaciaires de l'époque quaternaire en Suisse et aux glaciers actuels; il s'est

appliqué à la détermination précise des diverses phases de l'époque glaciaire et a caractérisé très nettement trois périodes dans le développement historique de ces grands phénomènes géologiques. Autour de cette étude principale qui forme le centre de son œuvre, il a groupé de nombreuses études de détail sur tous les faits et phénomènes du terrain glaciaire ancien et moderne ; les glaciers actuels en particulier l'ont souvent occupé, les variations périodiques des glaciers, l'éboulement de l'Altels etc. Nous avons déjà cité ses recherches sur la déviation de la verticale dans quelques stations voisines de Neuchâtel. Indiquons encore plusieurs mémoires de limnologie, sur le niveau du lac de Neuchâtel, sur l'ancienne extension des lacs, sur les seiches, etc. Un dernier opuscule, qui a paru le jour même de sa mort, traitait de la question, brûlante alors, des reliefs géographiques de la Suisse.

A côté de ces travaux scientifiques que nous admirions, nous l'aimions tous à cause de la beauté de son caractère. Nous savions apprécier son jugement impeccable, sa lucidité investigatrice, son imagination féconde et toujours en éveil, la sûreté de sa méthode, la clarté de ses aperçus, l'originalité de ses déductions. Aimable, intelligent, ardent à l'étude, il n'avait que de nobles aspirations. Tout jeune, au milieu de nous, il avait pris une grande place et dans nos affections et dans nos travaux.

Nos sociétés scientifiques s'associent au deuil qui a frappé les amis de Du Pasquier, sa ville natale, son canton, la Suisse entière et le monde scientifique universel. Nous lui garderons un fidèle souvenir. **F. A. F.**

---

† Edmund Drechsel.

Edmund Drechsel war ein Leipziger Kind. Am 3. September 1843 als der Sohn eines Advokaten geboren, musste er frühzeitig sich einschränken lernen. 1849 kam er auf die Hartmeyersche Privatschule und 1855 auf die weitberühmte Thomasschule, der so viele Leipziger ihre Erziehung verdanken. Er verlies dieselbe 1861 mit dem Zeugnis der Reife und begann nunmehr seine Studien auf der Universität Leipzig, setzte dieselben in Marburg fort und kehrte dann nach Leipzig zurück. Als Studium hatte er sich die Naturwissenschaften, speziell die Chemie, erwählt, einer schon in der Kindheit stark hervortretenden Neigung zum „Experimentieren" folgend, die seiner Mutter manchen Schrecken eingejagt. Seine Lehrer gehörten zu den hervorragendsten Vertretern der Chemie jener Zeit. In Marburg war es Kolbe, in Leipzig Erdmann, die seine Ausbildung leiteten und unschwer erkennt man in seinen ersten Arbeiten die Züge seiner Lehrer, besonders Kolbes, wieder. 1864 erwarb er sich den philosophischen Doktortitel der Leipziger Universität, nachdem schon ein Jahr vorher seine erste Publikation im Journal für prakt. Chemie erschienen war. Unmittelbar darauf machte ihn Volhard in München zu seinem Assistenten. Er hat das Jahr, das er dort arbeitete, wohl zu nutzen verstanden, und so rief ihn denn Kolbe, sein alter Lehrer, 1865 nach Leipzig zurück und behielt ihn 3 Jahre als Assistenten bei sich. Nun hiess es, sich aber eine Stellung suchen. Sie winkte ihm in der Praxis.

Durch Vermittlung seiner Lehrer erhielt er die Stelle eines leitenden Chemikers an den grossen Blei- und Silberhütten der Gebrüder Dumont in Sclaigneaux in Belgien und blieb dort bis zum Ausbruche des Krieges. Hier ruhten seine wissenschaftlichen Untersuchungen, die in Leipzig schon sehr bemerkenswerte Fortschritte gemacht, ganz. Der Betrieb der Hütten nahm ihn vollständig in Anspruch. Aber doch hat jene Zeit ihm reichen Nutzen gebracht. Er lernte mit geringen Mitteln und unter schwierigen äusseren Verhältnissen exakt arbeiten, lernte die Zeit zu Rate ziehen und erwarb sich jenes Konstruktionstalent, das ihn so auszeichnete. Die Hütte, mit der er dauernd bis an sein Ende in Verbindung blieb, verdankt ihm aber auch viel, und erst in allerletzter Zeit hat er der Blei- und Silbermetallurgie durch höchst wertvolle Vorschläge grosse Dienste geleistet, Vorschläge, die geeignet sind, eine völlige Umwälzung in den heutigen Verfahren anzubahnen.

Aber es zog ihn doch in den Bann der reinen Wissenschaft zurück, und da auch äussere Verhältnisse ihm eine Übersiedelung nach Deutschland nahelegten, so trat er 1870 wieder in ein wissenschaftliches Laboratorium ein: Er ging als Assistent zu Scheerer an die Bergakademie in Freiberg in Sachsen, hauptsächlich wieder auf Betreiben Kolbes und Erdmanns. Hier fand er ein reiches Feld der Arbeit auf dem Gebiete der anorganischen und technischen Chemie und eine, wenn auch zunächst beschränkte Lehrtätigkeit als Dozent für chemische Technologie. In den 2 Jahren, die er in Freiberg zubrachte, entstanden eine Reihe wertvoller Arbeiten auf anorganischem Gebiet. Immerhin war sein Wirkungskreis an der Bergakademie aber nur von geringem Umfang. Er begrüsste es daher als ein besonders günstiges Geschick, dass ihn der grosse Physiologe Ludwig in Leipzig 1872 nach Hüfners Fortgang an sein Institut berief und ihm die Leitung der chemischen

Abteilung des physiologischen Institutes übertrug. Hier sollte er seine eigentliche Lebensaufgabe finden. Chemisch in allen Sätteln gerecht und durch eine elfjährige Lehr- und Studienzeit aufs gründlichste vorbereitet, trat er hier ganz neuen Aufgaben gegenüber, Aufgaben, an die sich bisher meist nur Physiologen, aber nicht reine Chemiker gemacht hatten. Er hat in den zwanzig Jahren, die er am physiologischen Institute arbeitete, einen bestimmneden Einfluss auf die Entwicklung der physiologischen Chemie geübt, hauptsächlich eben deshalb, weil er ein gründlich geschulter Chemiker war, dann aber auch deshalb, weil er mit bewunderungswürdigem Fleisse bald die ihm anfangs fehlenden medizinischen Kenntnisse nicht nur ergänzt, sondern sich ein selbständiges Urteil über die Hauptfragen der Physiologie erworben hatte. So nahm ihn denn, nachdem er sich im Jahre 1875 anfangs als Privatdozent an der philosophischen Fakultät habilitiert hatte, schon im Jahre 1878 die medizinische Fakultät in ihren Schoss auf, indem sie ihn zum ausserordentlichen Professor machte und ihn 1882 durch die Verleihung des Titels eines Doktors der Medizin honoris causa auszeichnete und ehrte, welcher Auszeichnung bald andere, wie die Ernennung zum Mitgliede mehrerer Akademien (Leipzig, Leopoldina und Perugia) folgten. Vollberechtigte Auszeichnungen, denn die Zahl und der Wert seiner Arbeiten, die nunmehr fast ausschliesslich das Gebiet der physiologischen Chemie betrafen, wuchs von Jahr zu Jahr und machten ihn bald zu einem der führenden Gelehrten auf seinem Gebiete. Es war daher fast selbstverständlich, dass man, als Nencki nach Petersburg übersiedelte, ihn in allererster Linie für Bern zu gewinnen suchte. Drechsel kam nach Bern, obwohl ihm in Leipzig ein Ordinariat in Aussicht gestellt wurde, in der Voraussetzung, als Leiter eines eigenen Institutes noch besser seine Kräfte entfalten zu können, und hat hier

zunächst als Prof. der medizin. und physiolog. Chemie und Leiter des Institutes und später nach Demmes Tode auch als Prof. der Pharmakologie fünf segensreiche Jahre zugebracht.

Drechsel als Forscher zu schildern ist nicht leicht, da die Zahl seiner Publikationen sehr gross ist. Seine Arbeiten auf anorganisch-chemischem Gebiete beginnen im Jahr 1863 mit einer spectral-analytischen Untersuchung und die Zeit, wo er in Freiberg an der Bergakademie war, ist besonders reich an Ergebnissen auf anorgan. Gebiet. In der analytischen Chemie war er besonders versiert, und sein trefflicher Leitfaden zum Studium der chemischen Reaktionen und zur qualitativen Analyse ist heute noch geschätzt. Berühmt war Drechsels Konstruktionstalent, und zahlreiche chemische Apparate und Instrumente tragen seinen Namen. Nie hat er aber aus seinen Entdeckungen Kapital geschlagen, z. B. für dieselben Patente genommen; man vergleiche seine neue Synthese der Salicylsäure. Als Abteilungschef im Ludwigschen Institute in Leipzig warf er sich auf das Gebiet der physiolog. Chemie, besonders auf das Studium des Cyanamid, auf die Theorie der Harnstoffbildung im Organismus. Er ist der Entdecker der Elektrosynthese! Für die Chemie der Eiweisskörper ist Drechsel als Entdecker des Lysin grundlegend. Seine letzte Untersuchung in der zoolog. Station in Neapel galt dem Thyrojodin. Mitten aus seinen Forschungen ist er der Naturwissenschaft durch einen fast plötzlichen Tod am 22. September 1897 in der zoolog. Station in Neapel entrissen worden.

(Nach dem Nekrolog von Prof. Dr. A. Tschirch zusammengestellt von J. H. Graf.)

---

† Dr. med. Bourgeois.

Johann Friedrich Rudolf Eugen Bourgeois wurde geboren den 30. August 1815 als der einzige Sohn des Herrn Jean Charles Louis Bourgeois und der Henriette geb. Nägeli. Im Jahre 1830 erwarb sein Vater das Burgerrecht auf der Zunft zu Affen in Bern. Schon früh zeigte E. Bourgeois eine ungewöhnliche Begabung und einen hervorragenden Fleiss. Er durchlief die Schulen seiner Vaterstadt und trat im Jahre 1835 in die damals eben gegründete Universität. Am Schlusse seiner medizinischen Studien erhielt er nach Lösung einer Preisaufgabe die Hallermedaille. Im Jahre 1840 patentiert, verreiste er sofort ins Ausland, besuchte die Spitäler von Paris, London, Wien und Berlin und bereiste Italien und Südfrankreich. Seine praktische Laufbahn begann er Ende 1841. Schon im Dezember 1842 wurde er vom Regierungsrate zum Inselwundarzte erwählt. Im Jahre 1843 vermählte er sich mit Fräulein Rosa Lindt, Tochter des verstorbenen Hrn. Dr. Lindt und Schwester des jetzt lebenden Hrn. Dr. Linth sen., welche ihm schon nach fünf Jahren durch den Tod entrissen wurde. Die zahlreichen schweren chirurgischen Fälle, welche auf seiner Abteilung im Inselspital Aufnahme fanden, brachten ihm schon innert wenigen Jahren eine ausserordentlich reiche Erfahrung. Sehr wesentliche Hülfe leisteten ihm ferner seine grosse Fingerfertigkeit, die er sich durch das Violinspiel erworben, und seine Begabung fürs Zeichnen, welche ihm erlaubte, viele Beobachtungen durch Bleistiftskizzen zu fixieren. So wurde er bald zu dem weitaus

am meisten beschäftigten Arzte unserer Stadt und konnte bloss durch Verzicht auf jede nicht ausschliesslich zu seinem Berufe gehörende Tätigkeit den an ihn gestellten Anforderungen genügen. Ihren Höhepunkt erreichten seine Leistungen im Jahre 1855, während der Ruhrepidemie, von welcher unsere Stadt heimgesucht wurde. Der Regierungsrat suchte seine Erfahrung und seine Kenntnisse auch für das allgemeine Wohl nutzbar zu machen, indem er ihn 1848 in das Sanitätskollegium berief und ihm 1855 das Präsidium dieser Behörde anvertraute. Damals gehörten die meisten Mitglieder des Sanitätskollegiums auch zur Sanitätskommission, der kantonalen Prüfungsbehörde für Ärzte, Apotheker und Tierärzte, und Hrn. Dr. Bourgeois lag die Prüfung der Kandidaten in der Zoologie, vergleichenden Anatomie und Chirurgie ob. Eine grosse Zahl der Ärzte, welche jetzt im Kanton praktizieren, gedenken noch der so präzisen und doch schonenden Art seiner Fragestellung. Neben der Insel, dem Sanitätskollegium und seiner Privatpraxis hat er ein Werk mächtig fördern helfen, das, im Jahre 1844 in aller Stille begonnen, sich jetzt zu einem grossen Baume entwickelt hat, nämlich die Diakonissensache. Von der ersten Eröffnung des Asyls an bis wenige Tage vor seinem Hinschiede hat er die Kranken dieser Anstalt besucht, und trotz der anfänglich sehr energischen Opposition der Inselbehörden hat er es durchgesetzt, dass im Jahre 1853 in der zu seiner Abteilung gehörenden Kinderstube die zwei ersten Diakonissen angestellt wurden. Dank seiner einfachen Lebensweise und seiner kräftigen Gesundheit konnte er während 43 Jahren Tag für Tag seine fast übermenschliche Aufgabe bewältigen, und durch Studieren in den spätern Abend- und den ganz frühen Morgenstunden blieb er fortwährend vertraut mit den Fortschritten der medizinischen Wissenschaft.

Erst im Jahre 1884, als die neue Insel eröffnet wurde, trat er von seiner Stelle als Inselwundarzt zurück. Das Aufgeben dieser Tätigkeit war für ihn ein schmerzliches Opfer; allein er fühlte, dass die fernere Besorgung einer grössern chirurgischen Abteilung in der von seiner Wohnung weiter entfernten neuen Anstalt doch für ihn zu beschwerlich geworden wäre. Den Anforderungen, welche seine Privatpraxis an ihn stellte, suchte er nun, da die Morgenstunden für dieselbe verfügbar geworden, um so mehr Genüge zu leisten; er widmete sich spezieller dem Asyl in der Nydecklaube und liess vielen Unbemittelten seine Hilfe zu teil werden. Mit Anfang dieses Jahres begann er die Abnahme seiner Kräfte zu empfinden, und Ende Juni entschloss er sich, nachdem er aus dem Sanitätskollegium seinen Rücktritt genommen, in Interlaken ganz der Ruhe zu pflegen. Der Aufenthalt in der reinen Luft stärkte ihn wieder in dem Grade, dass er sogleich nach seiner Rückkehr das Asyl und einen Teil seiner Privatkranken wieder übernehmen konnte. Allein dieses relative Wohlbefinden sollte nicht lange andauern. Nach wenigen Wochen schon entriss ihn am 28. August eine Lungenentzündung auf immer dem Kreise der Seinigen. Der Tag seines Begräbnisses (30. August) fiel auf seinen 82. Geburtstag.

Er, der eine solche Summe nicht nur von körperlicher, sondern viel mehr noch von moralischer Kraft zur Bewältigung seiner Lebensaufgabe bedurfte, war schon frühe zur Einsicht gekommen, dass er sie nicht in sich selbst suchen müsse. Er schöpfte sie jeden Tag von neuem in seiner unerschütterlichen religiösen Überzeugung und in seiner innigen Gemeinschaft mit seinem Erlöser. Obwohl er selten und stets nur dann, wenn er mit ihnen allein war, seine Kranken direkt auf Gott verwies, so spürten doch alle aus seinem Ernste, dass er ihre Leiden nicht als etwas bloss Zufälliges, sondern als eine Fügung auffasste, deren Fäden

Gott allein in der Hand hielt. Aus dieser religiösen Gesinnung erklärt sich auch seine grosse Bescheidenheit; auch wenn ihm die schwierigste Operation gelungen, suchte er immer soviel als möglich sein Verdienst in den Hintergrund zu stellen. Niemals hätte er sich erlaubt, einen Kranken in trügerische Hoffnung zu wiegen, wenn er wusste, dass keine Rettung mehr möglich war; mit dem feinsten Takt sprach er sich ihm gegenüber so aus, dass er ihm die Wahrheit zu verstehen gab, ohne ihn zu erschrecken. So lange er seine Stelle an der Insel inne hatte, hielt er es für seine Pflicht, auch Sonntags seine Krankenvisite unverkürzt abzuhalten, und bloss an den hohen Festtagen besuchte er die Frühpredigt. Sowie er diese Stelle aufgab, begann er auch wieder sich jeden Sonntag Vormittag regelmässig im Münster einzufinden. Wenn ihm auch in diesem Leben schwere Prüfungen nicht erspart geblieben, indem er seine Gattin, vier seiner Schwäger, seine Eltern, seine Tochter und vier seiner Schwestern zum Grabe geleiten musste, so ist ihm doch schon hienieden ein Segen reichlich zu teil geworden: die Achtung aller seiner Kollegen und die Liebe aller seiner Kranken. D.

---

† Alfred Hartmann.

In früher Morgenstunde des 10. Dezember 1897 schlossen sich in Solothurn zu ewigem Schlummer zwei liebe, treue Augen, die von hoher Warte aus das menschliche Tun und Treiben beobachteten und mit Scharfblick die Licht- und Schattenseiten menschlicher Schicksale erforschten. Und weit hinaus haben sie geschaut, diese Augen, in Gottes schöne Welt nach Nord und Süd und in die Spuren des denkenden und schaffenden Menschengeistes. Und was sie gesehen und gelesen, das hat über den klaren Augen die hohe Denkerstirn verarbeitet zum Nutzen und Frommen der Mit- und Nachwelt. Der beliebte und gefeierte Schriftsteller Alfred Hartmann ist in seinem 84. Altersjahre zur ewigen Ruhe eingegangen. Sein letzter Wunsch ist erfüllt worden, indem er vor nicht langer Zeit noch dichtete:

Doch heute, da ich hart am Grabe
Nun steh', ein müder Greis am Stabe,
Geb' ich den Kranz der Winterszeit,
Wenn's auf den Feldern friert und schneit.
Und geh' ich ein zur ewigen Ruh',
Deckt sie mich sanft mit Flocken zu.

Alfred Hartmann erblickte den 1. Januar 1814 das Licht des irdischen Daseins in dem auf sonniger Anhöhe gelegenen Schlosse Thunstetten in der Nähe von Langenthal, wo sein Vater, Sigmund Emanuel Hartmann, aus einem alten Familiengeschlecht der Stadt Bern stammend, das Amt eines Landvogtes mit gestrenger Würde und hohem Ansehen bekleidete. Die Mutter, geborne von

Tscharner, welche in erster Ehe mit einem Herrn von Graffenried verheiratet war, bewachte mit liebender Sorgfalt den Lebensmorgen des holden Kleinen und übte schon in zarter Kindheit auf dessen Regungen im Gemütsleben einen massgebenden Einfluss aus. Unter der Obhut der Eltern genoss der aufgeweckte Knabe einer sorgfältigen Erziehung, auf welche man die Verse Göthes anwenden konnte: „Vom Vater hab' ich die Statur, des Lebens ernstes Führen, vom Mütterchen die Frohnatur, die Lust zum Fabulieren."

Bis zum 15. Altersjahre verlebte er seine Jugendzeit in Thunstetten, das ihm sehr lieb geworden war und wo er im abgeschlossenen Stilleben mit der reizenden landschaftlichen Umgebung jene unmittelbaren Eindrücke von der Schönheit des reichen Naturlebens empfing, welche er später mit so sprudelnder Frische in seinen Werken zu schildern wusste. Seinen ersten Unterricht erhielt er von Privatlehrern, die bei seinem Vater zugleich als Sekretäre funktionierten, und den Abschluss des Primarunterrichtes erhielt er in der damals blühenden Erziehungsanstalt von Herrn Zehnder in Gottstadt bei Biel, wo allerdings mehr für die körperliche als geistige Entwicklung gesorgt wurde. Nachher wurde die fernere Erziehung des talentvollen Knaben einem Hauslehrer Stotz anvertraut.

Im 17. Altersjahre bezog Hartmann das Gymnasium in Solothurn, wo er in die 1. Rhetorik eintrat. Auch seine Eltern folgten ihm nach Solothurn. Im Kreise seiner strebsamen Kommilitonen erschloss sich ihm ein neues, geistiges Regen und Streben. Mit seinen Jugendgenossen knüpfte er dauernde Freundschaft, aus welcher in reiferm Alter sich manche hoffnungsreiche Blüte durch gemeinsames Wirken für Bildung und Fortschritt entfaltete.

Nachdem Hartmann am Collegium in Solothurn die Gymnasial- und Lyzealstudien vollendet hatte, besuchte

er die Universitäten München, Heidelberg und Berlin, an denen er Collegien über Jurisprudenz frequentierte, aber daneben litterarische und historische Studien betrieb, welche seinem für höhere Ideale begeisterten dichterischen Gemüte besser zusagten. Von Deutschland begab er sich nach Paris zu seinem Stiefbruder A. von Graffenried, hielt sich daselbst ein Jahr auf und widmete sich belletristischen Studien.

In seine Heimat zurückgekehrt, konnte er sich mit der praktischen Ausübung der Rechtswissenschaft nicht befreunden. Um nicht im Tretrade der Alltäglichkeit den Geist abzustumpfen, suchte er keck in das Rad der Zeit einzugreifen und fing an, sich mit schriftstellerischen Arbeiten zu beschäftigen. Vorerst gründete er sich auf dem von alten Bäumen umschatteten Lindenhof in der Nähe der Stadt Solothurn ein idyllisches Heim, welches ihm frei von Lebenssorgen durch ein trautes und glückliches Familienleben die höchste Befriedigung gewährte.

Auf diesem sichern Fundamente entfaltete er bald eine fruchtbare und segensreiche litterarische Tätigkeit. Mit den Freunden Georg Schlatter, dem nachherigen Rektor der Kantonsschule, und dem Dichter Franz Kutter gab er eine Zeitschrift für Litteratur und Kritik, betitelt „Der Morgenstern“, heraus, wozu auch der berühmte Maler Disteli Illustrationen lieferte. Im Jahre 1841 erschien von demselben Redaktionskomitee die „Alpina“, ein schweizerisches Jahrbuch für schöne Litteratur, mit Beiträgen von Jeremias Gotthelf, Follen und Rochholz nebst Radierungen von Disteli und Hieronimus Hess.

Um sich auch für den Fortschritt im praktischen Leben zu betätigen, beschäftigte sich Hartmann auf seinem kleinen Landgute mit neuen Versuchen im Gebiete der Landwirtschaft. Er besorgte während einer Reihe von Jahren die Protokollführung des kantonalen landwirtschaftlichen Vereines und redigierte mehrere Jahrgänge des „Neuen

Bauernkalenders". Er war auch ein eifriges Mitglied der Naturforschenden Gesellschaft, war lange Zeit Mitglied des Komitees und hielt mehrere interessante Vorträge.

Gegen Ende der Vierziger-Jahre unternahm er mit seinen bewährten litterarischen Freunden die Herausgabe des humoristischen Blattes „Der Postheiri", der bald nach seinem Erscheinen einen grossen Leserkreis fand. Während 30 Jahren hat er die Redaktion dieses Blattes fortgeführt, das durch humoristische Anspielungen oft mehr erreichte, als langgesponnene Zeitungsartikel. Mit Vorliebe hat aber Hartmann in seiner unermüdlichen schriftstellerischen Tätigkeit schweizerische Stoffe behandelt und in diesen litterarischen Schöpfungen seine Meisterschaft bewährt. Wir erinnern an die auf sorgfältige geschichtliche Studien gegründeten Biographien in der „Gallerie berühmter Schweizer", an den politischen Roman „Meister Putsch und seine Gesellen", an den dramatischen Versuch „Die Limmatschäfer", an die spannenden Erzählungen der „Kiltabendgeschichten", an die Schweizer-Novellen, Junker und Bürger, Kanzler Hory (aus der Neuenburger-Geschichte), Tannenbaum und Dattelpalme und an die neuen Novellen „Auf Schweizererde". Der Verfasser wusste in seinen Erzählungen durch Einfachheit und Wahrheit der Erfindung, durch mass- und taktvolle Bearbeitung des Stoffes, durch feine und scharfe Charakteristik, durch frischen Humor und musterhafte Beherrschung der Sprache liebliche und oft ergreifende Seelengemälde zu skizzieren und den Leserkreis seiner Muse gewogen zu erhalten.

Zur Erholung von diesen anstrengenden Arbeiten unternahm Hartmann von Zeit zu Zeit grössere und kleinere Reisen und suchte sein geistiges Leben durch den Eindruck neuer Naturszenerien und die Beobachtung fremder Sitten und Gewohnheiten aufzufrischen, die er dann wieder in seinen Schilderungen zu verwerten verstand.

Als im Jahre 1857 die Idee erwachte, einen Verein für öffentliche Vorträge während des Winters zu gründen, wurde Hartmann als die geeignetste Persönlichkeit an die Spitze desselben berufen, und als Altgeselle hat er mehr als dreissig Jahre der Töpfergesellschaft mit Eifer und Ausdauer und kluger Berechnung der Verhältnisse vorgestanden. Aber auch im sonstigen öffentlichen Leben bekleidete er viele Jahre die Stelle eines Gemeinderates und war lange Zeit Mitglied der städtischen Schulkommission. In diesen Beamtungen huldigte er stets einem gemässigten liberalen Fortschritt. So tritt uns in Alfred Hartmann ein Lebensbild entgegen, das reich ist an Arbeit und geistigen Schöpfungen, die auch der Zukunft erhalten bleiben. Blumen sind an jedem Weg zu finden, doch nicht jeder weiss den Kranz zu winden. Das letzte Werk Hartmanns ist eine Sammlung seiner vorzüglichen Gedichte, die er unter dem Titel „Reime“ seinen 8 Enkeln gewidmet hat. Was ihn schmerzlich berührte, das war der frühzeitige Tod seines einzigen, tatkräftigen Sohnes Otto, der die Stelle eines Kantonsingenieurs bekleidete, und der rasche Hinschied einer lieben Enkelin. Sonst verlief der Lebensabend unter der liebenden Sorgfalt seiner Familie ruhig und still. Mit der Last der Jahre nahm auch die schöpferische Kraft ab, und er zog sich auf sein stilles Heim zurück, bis der Tod ihn von den zunehmenden Gebrechen des Alters erlöste und Freund Hain ihn sanft zur ewigen Ruhe geleitete.

So lasst ihn schlafen, jetzt im Friedensgarten!
Und wenn der Frühling zieht herein ins Land
Und diese Schollen hier, die winterharten,
Mit Gras und Blumen schmückt aus voller Hand
O! dann erweckt in Eurem Herzen wieder
Den Dichter, der Euch Frühlingsgaben bot,
Lauscht seinen Sagen, singet seine Lieder,
Bekränzt sein Bild und sprecht: er ist nicht tot!
Der Dichter schläft. Vergessen bleibt er nicht! Fr. L.